

JOSEPH NADJARI 1912-1991

Essai de biographie

Evoquer la vie d'une personne qu'on a connue que quelques années n'est pas chose aisée. D'autant que Joseph Nadjari n'a laissé que peu de documents. Ses déménagements nombreux l'ont contraint à ne garder que peu de choses avec lui. Et son désintérêt dans ses dernières années pour tout ce qui n'est pas sa peinture l'a amené à être très sélectif sur ce qui méritait de l'accompagner encore.

Rares sont les interviews, et il n'a pas écrit d'autobiographie.

Heureusement, certains de ses amis l'ont questionné et ont pris quelques notes, d'autres ont apporté leurs témoignages.

Il a laissé une œuvre construite en 20 ans, peintures et dessins, tout ce qui importe à ses yeux à ce moment-là : 55 peintures et 75 dessins à la mine de plomb, auxquels s'ajoutent de nombreux dessins au feutre noir.

Cependant les propos qu'il a tenus autour de sa peinture et sur sa vie sont essentiels pour décrypter son parcours. Ce ne sont jamais des propos anodins, chacun d'entre est révélateur de ce qui a guidé sa vie, sa culture politique et littéraire, son énergie de tous les instants pour faire face aux responsabilités ou aux dangers, sa clairvoyance, ses passions.

Le caractère colérique, les emportements de ce petit homme bougon en ont rebuté plus d'un.

Sa force de caractère, son enracinement social, sa détermination, sa culture, son attention toute en pédagogie, les mondes qu'il ouvre par sa peinture en ont séduit bien d'autres.

12 février 1912

Joseph naît à Salonique, en territoire ottoman, dans le quartier israélite (dans une rue au nom bien français, la rue Edmond Rostand), où il passe son enfance dans un milieu aisé. Il est le fils d'Albert **Nadjari**, né à Salonique le 13 mars 1881 et d'Olga **Mijan**. Mais il ne sera jamais sûr que ce soit sa vraie date de naissance, il dira qu'elle lui a été attribuée après coup, et approximativement.

Il est le deuxième enfant, après Raoul (né le 15 septembre 1910). Il y aura deux autres enfants : Moïse (5 octobre 1917) et Sarah-Yvonne (23 novembre 1922).

Joseph est peu aimé par sa mère qui le considère comme porteur de malheur. Il est très sensibilisé à la misère des jeunes turcs comparée à son aisance. Il offre volontiers, à l'exaspération de ses parents, ses vêtements ou ses chaussures à ses camarades les plus pauvres.

Albert a été élevé par une sœur de son grand père, et " déshérité " dira Joseph. Albert était franc-maçon. Il a fait des études de médecine et il a inventé plusieurs choses : le glaçage du riz avec de la paraffine, des remèdes contre la pelade des cheveux et contre la dépigmentation de la peau, ou encore le cirage **Lindoux** (dont il y verra beaucoup plus tard une publicité sur un mur de Marseille, près de la place Jean Jaurès). " Mon père, dira Joseph, était intéressé par les anarchisants eugénistes : faire moins d'enfants pour avoir des salaires plus élevés ".

Joseph évoquera l'éducation puritaine et dure qu'il a reçue.

« Du côté de ma mère, ils étaient très riches, dans les vêtements de luxe » dira-t-il. L'oncle de Joseph, maître de la franc-maçonnerie, était un ami de Kémal **Atatürk** (chef de l'Etat turc, lui-même juif sépharade de la secte **Sebetai Servi**). Il est mort à 103 ans.

"A Salonique, il y avait 250 000 habitants dont près de 200 000 juifs. On sortait, c'était des Grecs. Les Grecs voulaient nous helléniser, c'était un peuple belliqueux et corrompu " dira Joseph.

Joseph se souviendra avec gourmandise qu'enfant il a chanté des chants « *ladino* », une langue oubliée, conservée précieusement par les familles juives chassées d'Espagne, à Salonique et ailleurs. Peut-être ce que les juifs de Constantinople appellent le « judezmo », mélange de castillan et d'hébreu que les juifs séfarades des Balkans et de Turquie continuaient de pratiquer en exil depuis cinq siècles.

Se souvient-il des plats de tradition juive (haricots aux épinards, boulettes de poireaux et « almodrote » gâteaux de courgettes) et de nombre d'autres choses de ce paradis d'enfance que d'autres, après lui, évoqueront.

Suite à l'incendie de Salonique, sa famille quitte la ville pour Marseille où elle va rejoindre une autre partie de la famille qui s'y est déjà installée. Le port de Salonique ayant chuté après l'effondrement des trois empires (autrichien, russe, ottoman), la communauté juive qui vivait du port est partie, notamment à Marseille où il y avait les mêmes industries : savonneries, maïseries, etc.

1921

Il débarque à l'âge de 9 ans à Marseille. Il s'installe, avec ses parents, rue de la République. Va à l'école primaire de la rue François Moisson, au Panier, puis au Lycée Thiers (alors école privée) en plein centre ville, il s'y sent très maltraité, d'autant qu'il est raillé du fait de son accent oriental, tant par ses camarades que par ses professeurs qui n'admettent pas qu'il parle si mal le français à son âge...

Mais il y a toujours une certaine sévérité à la maison. " Quand j'avais 12 ans, j'ai dit à mes cousines qu'elles étaient nées dans le ventre de leur mère. J'ai été giflé. Chez les juifs, c'était terrible, il ne fallait pas dire de mots grossiers " note t-il.

Il a un oncle maternel qui possède un magasin rue de la République et qui lui proposera plus tard de venir travailler avec lui.

Son oncle voudra aussi le séparer de son frère Raoul qui, selon lui, file du mauvais coton (avec sa peinture, il est mal vu d'être peintre, ou ses idées nouvelles).

1925

Raoul **Nadjari** est déjà d'une grande culture. Quand il avait 15 ans, il a écrit une pièce de 2 000 vers, *M. Trésame*, que Joseph (alors âgé de 13 ans) lui a tapé à la machine.

Joseph est très proche de ce frère aîné, il l'admire, sa personnalité déjà très affirmée, et sans doute influencé par les idées eugénistes de leur père. "Raoul, mon frère, s'est fait vasectomiser. Il voulait faire l'amour sans faire d'enfant ! " dira-t-il plus tard.

1926

Le 25 juin 1926, Joseph obtient son certificat d'études primaire

1928

Le 4 février 1928, Joseph obtient un certificat d'enseignement professionnel en dactylographie et sténographie. Pendant deux ans (du 22 février 1928 au 22 mars 1930), il est ouvrier à *l'Entreprise de Grands Travaux Hydrauliques*, dans les bureaux du 107 la Canebière, " une maison suisse " dira t-il, gardant toujours une certaine admiration pour certains aspects de la Suisse, en particulier l'objectivité de la presse.

1929

Il fait du théâtre au *Rideau Gris*, avec Louis **Ducreux**. Son premier rôle sera dans *Le Misanthrope*, à 17 ans. Puis il jouera *Le Tréteau électoral*. Marqué par cette belle expérience, Joseph dira, à la fin de sa vie : " *Mais la comédie, je la joue dans la vie* ". L'art du théâtre imprègnera désormais sa vie : art oratoire, amitiés avec les artistes, énergie de l'action, passion pour le débat. Son père avait été aussi comédien amateur.

1931

Le 29 juin 1931 le père de Joseph, Albert **Nadjari**, obtient la naturalisation de la main de Paul **Doumer** (alors Ministre la Justice), grâce à l'intervention d'un oncle parisien. Cette même année, Joseph travaille à *la Phénix Industrielle* (85 rue St Sébastien, près de Castellane) pendant trois ans (du 23 mars 1930 au 25 octobre 1933). Il se souviendra longtemps de cette deuxième entreprise de courtage où il était comptable chez un danois sympathique et qui le payait généreusement.

1933

Le 26 octobre 1933 Joseph part au service militaire pour un an, jusqu'au 27 novembre 1934. Par la suite il se retrouvera au chômage, jusqu'au 6 mai 1935.

C'est au cours de cette année qu'il se lie d'amitié avec François **Cruchandeau**, jeune et actif militant trotskiste, président du *Rideau Gris*, cadre aux HBM de Marseille (futur OPHLM), qu'il admire beaucoup et avec qui il aura de longues conversations culturelles. Ils se retrouveront avec d'autres intellectuels, dans le cadre du groupe *Hyperbole*. Il s'agit d'un groupe de conférence sur la politique, la religion, la culture qui se réunissait au bar Noailles (*sous-sol du Mac Do actuel, sur la Canebière*) ou aux Danaïdes (*actuel bureau de poste*).

François Cruchandeau deviendra, après la guerre, directeur de l'OPHLM de Marseille. Très cultivé, il était l'élève de Sylvain **Itkine**. " Devant lui je bafouillais " dira Joseph, avec audace et assurance, il avait eu le culot de dire à André **Breton**, parlant du Surréalisme : "Allez tais-toi !".

Le gouvernement radical de Daladier autorise en 1933 le séjour de Trotski en France (il séjourne alors successivement à Marseille, Saint-Palais en Charente, Barbizon, Lagny dans la Marne et Domaine en Isère). L'Humanité titre « Le fasciste Daladier a fait appeler le social-fasciste Trotski en France pour organiser avec son aide l'intervention militaire contre l'URSS ». Trotski rencontre alors de nombreuses personnalités : Pierre Naville, Gérard Rosenthal, Raymond Molinier, Pierre Frank, Yvan Craipeau, David Rousset, Jean Rous, Fred Zeller, Marceau Pivert, Daniel Guérin, André Malraux, Simone Weil, André Breton, Benjamin Perret (et François Mauriac ?) ; il quittera la France pour la Norvège en juin 1935.

Joseph **Nadjari** dira qu'il a eu l'occasion de rencontrer Léon **Trotski** lors de son passage à Marseille. Ce serait alors le 24 juillet 1933, jour où Trotski débarque à Marseille, sous le nom de *Sedoff*. Trotski a débarqué la veille à Cassis, puis en bateau à la calanque d'En-Vau où il est récupéré en Citroën, pour éviter les manifestations, puis il sera très vite emmené en voiture à son lieu d'exil près de Royan (par Raymond **Molinier**, Raymond **Leprince** et Jean de **Lastérade**). Joseph n'a que 21 ans, est-il déjà suffisamment lié au milieu trotskiste marseillais qui est dans le secret de cette visite ?

1935

Joseph travaille à la *Commerciale des Riz* (13 rue de La République) pendant cinq mois. Puis, à compter du 12 octobre, il se trouve à nouveau au chômage pendant 15 mois.

1936

Au moment du Front Populaire, Joseph est déjà gagné par les idées trotskistes. Il milite aux jeunesses socialistes, les *Jeunesses Socialistes Révolutionnaires* (1937/1938) et les *Jeunesses Socialistes Ouvrière et Paysannes* (1939).

" On a créé un groupe trotskiste avec **Chaussabel, Grue...** Nous avons des sympathisants comme le père de Michel **Pezet**, de l'Ecole Emancipée". Joseph fait la connaissance de Marc **Paillet**, ils sont alors très proches (Marc Paillet deviendra journaliste et beaucoup plus tard membre de la Haute Autorité). " Mon prof d'histoire à la fac libre, c'était le père de Marc **Paillet** " dit Joseph.

Il fait aussi celle d'Albert **Demazière**, étudiant alors, qui appartient au même groupe trotskiste (1936-40) avec qui les discussions se prolongent souvent sur les procès de Moscou, la guerre civile en Espagne, la politique de non intervention de Léon **Blum**, la menace nazie, etc.

1937

Le 2 janvier, Joseph est recruté comme manœuvre à la toute nouvelle *SNCF* (le PLM et les autres compagnies de chemin de fer récemment nationalisées). " Je suis entré aux chemins de fer grâce aux 40 h, je suis allé voir les dirigeants trotskistes à Paris : **Naville, Zeller, Me Rosenthal**, etc." Explique-t-il à ce propos. Et c'est dans ce cadre qu'il vient en aide avec d'autres cheminots aux réfugiés espagnols retenus dans un camp du côté de Perpignan.

1939/1940

Quand éclate la guerre, il est devenu un militant syndical actif à la *SNCF*, à la *CGT* vraisemblablement. Son frère, Raoul **Nadjari**, chasseur alpin, est dans la division des soldats français qui débarquent à Narvik, en Norvège (1940). Démobilisé, Raoul est engagé en août 1940 au service municipal de rationnement.

Un camarade de militantisme de Joseph, Louis **Bonnel** se souviendra d'avoir connu Raoul à l'occasion d'un séjour à Marseille entre mars et novembre 1940.

De son côté, Joseph participe pendant dix mois à la drôle de guerre en tant que secrétaire d'un colonel.

Au moment de la débâcle, du fait de la fuite des officiers, il joue un rôle important auprès du colonel (qui l'appréciait grandement) pour organiser le repli. Joseph est fait prisonnier dans la forêt de Mortagne, en Alsace. Il voit alors des cadavres partout. Il sera ému par un mort dont le regard le fixe. Ce souvenir le marquera beaucoup, sa peinture en témoignera.

Puis il est fait prisonnier, il échappera de justesse à une visite " médicale " destinée à vérifier s'il est juif. Les prisonniers sont alignés sur deux files, ils passent l'un après l'autre devant les médecins, il a le pressentiment incroyable que le médecin de l'autre file sera plus clément face à sa circoncision, il change de file au bon moment et échappe aux griffes des nazis.

Envoyé à *Altengrabof*, stalag 11A (celui où est aussi détenu François **Mitterrand**). « L'allemand, professeur de sciences raciales, me dit : *vous vous êtes un latino-germanique* ». « Il y avait 200 000 prisonniers dans le camp d'Altengrabof " se souvient-il. " Un flamingant expliquait que la visite raciale, c'était pour voir si certains n'avaient pas des maladies de

femmes ou n'étaient pas des gens d'autres races ". " Au camps, pas un poux, on allait à l'étuve par groupe de 20 ". Joseph arrive à s'évader, puis il revient prendre son emploi de cheminot, il sait qu'il y retrouvera du travail, " parce que **Pétain** en avait besoin " dira-t-il. Et pour plus de sûreté, il choisit les chemins de fer de la zone occupée (après avoir modifié à l'encre de chine sa gare d'affectation « Paris-Lyon » au lieu de « Marseille-Saint Charles »).

A la Gare de Lyon, il est obligé de pointer deux fois par semaine sur les Champs-Élysées. Un Allemand vient lui demander s'il est grec ou français et marque un point d'interrogation à côté de son nom sur la liste. A peine rentré, il cherche à quitter Paris. Avant de quitter Paris, il donne ses bons d'alimentation à David **Rousset** (alors trotskiste, futur gaulliste de gauche) pour remercier sa femme d'avoir cousu ses papiers dans la doublure de ses vêtements.

Le passage de la ligne de démarcation, à Moulins, est périlleux. Dépourvu de papiers en règle, il implore les voyageurs du compartiment de ne pas présenter spontanément leurs papiers, mais quand le soldat allemand s'est présenté, ils ont, comme un seul homme, immédiatement exhibé leurs papiers. Il pense alors qu'il est dans une souricière. Apparemment, les Allemands le laissent passer bien qu'il soit sans-papiers, parce qu'il est cheminot.

Arrivé à Marseille, il retrouve sa famille. Mais compte tenu des décrets de Vichy qui interdisent aux juifs de travailler dans un Service Public ou à l'Université, il ne veut pas réintégrer la SNCF.

En novembre 1940, il participe, avec le grand acteur et metteur en scène **Sylvain Itkine** qu'il apprécie beaucoup, à la création de la coopérative ouvrière, non déclarée au registre des métiers ou du commerce, le **Croque-Fruits** autrement appelé « le Fruit Mordoré », mis en place pour permettre de vivre, en particulier aux intellectuels réfugiés (juifs pourchassés et militants de gauche en situation irrégulière). Le **Croque-Fruits** fabrique des pâtisseries à base de fruits secs importés d'Algérie, il est situé au 3 rue des Treize Escaliers (près de la place Marceau, non loin de la Gare St Charles). " On faisait trois heures et demi par jour, avec un salaire quotidien, le même pour tous, qui variait de 120 à 150 Frs " dira Joseph à Bernard **Noël** qui l'interrogera (cf. le livre "*Marseille-New York*", p.38, édité en 1985, par André **Dimanche**).

Au **Croque-Fruits**, il y a deux équipes, du matin et de l'après midi, de 60 personnes. Pour quatre heures de travail, les coopérateurs sont payés autant qu'un salarié ordinaire d'entreprise en huit heures. "Au **Croque-Fruits**, nous avons comme chef d'équipe la petite fille de Jules **Ferry**. Elle était mariée à un **Levy**, cinéaste. Ils étaient tous les deux communistes".

Le **Croque-Fruits** fonctionne de novembre 1940 à janvier 1943, « après le débarquement des Alliés en Afrique du Nord les approvisionnements deviennent impossibles » et " lorsque les allemands sont arrivés à Marseille, ça a été le sauve-qui-peut " dira Joseph.

« **Itkine** qui était avec moi, le fondateur du Croque-Fruits a été fusillé à Lyon. Quand les Allemands sont arrivés à Marseille, nous avons tout quitté, ça a été le sauve-qui-peut ». Joseph se donne ici un rôle central dans la création du Croque-Fruits avec Sylvain **Itkine**. Il a sans doute été un allié utile d'**Itkine** dès le début. Leur proximité politique, l'attrait de Joseph pour le théâtre et les arts, l'idée de mettre en application le principe inspiré du trotskisme d'un atelier coopératif avec le même salaire pour tous, la révolte de Joseph contre l'occupant, le magnétisme qu'exerce **Itkine** les a vraisemblablement rapprochés très tôt sur ce projet lancé par Sylvain **Itkine** et son frère Lucien, qui correspondait si étroitement aux différents combats de Joseph **Nadjari**.

*Alain Paire racontera cette période des surréalistes autour de Sylvain **Itkine** :*

« Sylvain **Itkine** né en 1908, d'origine lithuanienne, était ami d'**Eluard** et des surréalistes, en 1937 il avait mis en scène *Ubu enchaîné*, avec des décors de **Max Ernst**.

Lors du Front Populaire, il était lié à la 4^{ème} Internationale et engagé dans le groupe d'agit-propre Octobre lancé par Jacques **Prévert**, rassemblant de jeunes artistes qui vont dans les rues et les usines comme Francis **Lemarque**. Il faisait du cinéma avec **Prévert**, **Kosma** ou **Renoir**, proche d'Edwige **Feuillère** et de Roger **Blin**, il avait monté *Ubu enchaîné* lors de l'Exposition Internationale de 1937. Dans un poème, **Itkine** écrivait alors « Je te hais, prudence aux yeux de chimpanzé, prudence flasque, dessous de porte, housse des passions ».

Echoué à Marseille après une mobilisation militaire, Sylvain **Itkine** a fondé entre 1940 et 1942 le **Croque-Fruits**, située 3 rue des Treize Escaliers, aidé par son frère Lucien **Itkine** qui grâce à sa formation de chimiste conçoit les friandises rudimentaires que fabriquent les ouvriers et intellectuels à base de dattes et de pâte d'amandes qu'on pouvait se procurer sans carte d'alimentation.

La coopérative, dirigée par Sylvain **Itkine**, Guy d'**Hauterive** et Jean **Rougeul**, emploie jusqu'à une centaine d'employés, au rythme de 7 personnes 2 fois par jour avec un assez bon salaire, égal pour tous, de 80 F. Deux cent personnes ont pu en profiter (parmi eux des gens de théâtre et des peintres, des écrivains et des révolutionnaires, des avocats et des médecins, des marseillais et des réfugiés : Jacques **Berthelot**, André et Ginette **Thierry**, Joseph **Nadjari**, Sylvia **Bataille**, Yannick **Bellon**, Janeline et Jean **Mercure**, Louis **Arbessier**, Francis **Lemarque**, Fabien **Loris**, **Barbara**, Léo **Sauvage**, Jacques **Hérolde**, Frédéric **Delanglade**, Georges **Malkine**, Oscar **Dominguez**, Serge **Vlady**, Jean **Malaquais**, Benjamin **Perret**, Gilbert **Lely**, Jean **Ferry**, Georgette **Gabaï**, Josep **Rebull**, Marc **Chirick**. Francis **Crémieux** racontera que dès avant novembre 1941 les commerciaux des **Croque-Fruits** fournirent au mouvement **Combat** une inappréciable couverture sociale.

Dès l'été 1942, comme un roman de Léo **Malet** s'en fait l'écho, plusieurs descentes de police et perquisitions mettent le **Croque-Fruits** en alerte. Sylvain **Itkine** et Robine **Balhoul** se réfugient dans la Drôme, puis près de Lyon.

Jacques **Berthelot** s'estimera très chanceux, selon lui sur les 160 ou 180 membres de la coopérative, seuls une trentaine ont survécu.

Sylvain **Itkine** retrouve à Marseille ses amis surréalistes (André **Breton**, Victor **Brauner**, Oscar **Dominguez** et André **Masson**), en particulier sur la terrasse d'un café du Vieux-Port Le Brûleur de loups, à la Villa Air Bel à la Pomme ou à la campagne **Pastré**, à la Madrague de Montredon. C'est le moment où André **Breton** et Victor **Serge** attendent leur visa pour les USA, grâce à l'aide de Varian **Fry**. **Itkine** fait du théâtre avec Louis **Ducreux** et sa troupe du Rideau Gris. Il écrit une pièce de théâtre pour les Cahiers du Sud, mais Jean **Ballard** soumis au censeur vichyssois René **Massat** ne peut la publier, il gagne alors le maquis. Marseille est pourtant alors une place essentielle, et David **Rousset** écrira « Auschwitz et Marseille sont alors les seules portes ouvertes de l'Europe »

Puis, Sylvain **Itkine** s'est engagé dans la résistance, il dirige le réseau de renseignement qui œuvre avec Yvon de **Boton** pour le compte du **MUR**, le mouvement de résistant d'Alban **Vistel**. Sylvain **Itkine** est trahi, emprisonné à Montluc, torturé à mort par la Gestapo – probablement par Klaus **Barbie** – à Lyon au début d'août 1944.

Benjamin Perret exprime sa reconnaissance l'égard de Sylvain Itkine, et Roger Blin qui fut son ami très proche écrira « Je n'ai jamais rencontré personne qui ait été déçu par Sylvain Itkine ». »

*« Le Maitron » (dans notice de Rodolphe Prager) ajoute une information, Georgette Gabai, jeune sœur de Sylvain Itkine, engagée dès 1936 dans les jeunesses socialistes révolutionnaires, sous l'influence de Sylvain, a fait partie aussi des fondateurs du **Croque-Fruits**, avec son mari, aux côtés de ses deux frères, Sylvain et Lucien, qui l'un – Lucien - sera déporté à **Auschwitz** en août 1944 et mourra à **Mauthausen** en février 1945, tandis que Sylvain mourra sous la torture en août 1944, à la veille de la Libération. Georgette, devenue journaliste, élèvera la fille de Sylvain.*

Joseph **Nadjari** fréquente alors Benjamin **Perret**, Jean **Ferry**, **Chenal** (metteur en scène juif), Jacques **Héroid** (peintre, trotskiste) qui bien plus tard lui dédicacera le livre "*Marseille-New York*" (40 ans plus tard lorsqu'ils se retrouveront à la cérémonie de présentation de ce livre, en 1985), mais aussi Jean-Louis **Barrault** ou encore Pierre **Brasseur**.

Ces rencontres sont pour lui un plaisir et un enrichissement culturel. Il a depuis longtemps une forte inclination pour le théâtre, la poésie, la lecture ou la peinture. Son frère Raoul **Nadjari**, pour lequel il a une grande admiration, est peintre, il peint dans son appartement du boulevard Vauban, dissuade Joseph de peindre "*tu ne sauras jamais tenir un pinceau, tu n'es pas manuel*".

« Jacques Héroid, formé à l'Ecole des beaux-arts de Bucarest, était arrivé à Paris en 1930. Il s'était rapproché du groupe surréaliste par l'intermédiaire d'Yves Tanguy.

*Réfugié à Marseille en 1940, il restera à Marseille jusqu'en 1943. Avec sa femme Violette ils ont trouvé de quoi dormir dans un misérable hôtel du quartier Sainte Barbe. Non loin de là, il travaille dans la coopérative des **Croque-Fruits**, préposé au broyage des amandes, puis aux services de publicité pour lequel il compose des affiches où l'on apercevait la Joconde ou bien un Roi de cœur consommant des croques-fruits avec beaucoup d'enthousiasme et de gourmandise. Il réalise alors avec ses amis surréalistes le **Jeu de cartes de Marseille** (pour lequel il compose les figures de **Sade** et de **Lamiel**), des décors d'une pièce de théâtre représentée à la salle Mazenod, ou des Cadavres exquis et des Dessins collectifs.*

Jacques Héroid est traqué par la police, séquestré, interrogé. Ses excentricités sont multiples, vêtu par exemple d'habit de lumière et d'une toque de matador. Pour éviter d'être recensé « juif apatride », il se confectionne des faux papiers d'identité avec mention de faux témoins « Gaston Leroux » et « Antonin Artaud ». A l'été 1942, il séjourne au château de Lacoste, puis rentre à Paris. Il reviendra à Lacoste après-guerre, il achètera en 1948 une bicoque délabrée - près des ruines du château de Sade - qu'il restaurera peu à peu. » (cf. Alain Paire)

A cette même époque, Joseph **Nadjari** fait la connaissance de Jean-Louis **Bory** dont il devient très ami. " J'ai déchiré la photo qu'il m'avait donné quand un flic est venu car y avait dessus "*A Joseph, avec qui nous avons unit nos solitudes*". "*J'ai connu à Marseille un jeune homme épris de culture, j'aurai voulu lui ressembler. Mais malgré mes mises en garde, il paraissait insouciant des dangers qui pesaient sur lui*", Joseph citera de mémoire le texte que Jean-Louis Bory a écrit à son propos dans un de ses livres.

Quand les Allemands occupent la zone libre et arrivent à Marseille, il presse sa famille, ses frères Raoul et Moïse, sa sœur et son père de quitter la ville. Joseph, lui, prend de multiples précautions. Un soir, il pousse son frère à partir, le lendemain très tôt il est arrêté par les

Allemands. Aussitôt il pousse son père à partir en zone italienne, dans le Lubéron. Puis il l'y rejoindra.

Mais il vivra dans *le maquis, pendant 18 mois* une période très dure pour des raisons médicales en particulier du fait d'un ulcère. Pourtant il n'a pas que de mauvais souvenirs de cette période : " Pendant la guerre, nous étions bien chez les petits paysans, en ville il n'y avait que la racaille ".

1943

Le 19 janvier, Joseph **Nadjari** est opéré, « j'ai eu une perforation » dira Joseph, à l'hôpital de la Conception (Marseille) où il échappe à la police grâce à une infirmière qui échange ses papiers d'identité avec ceux d'un mort. « Après 18 mois de maquis, je suis un survivant... Elle m'a sauvé la vie ». Il sort de l'Hôpital, le 19 février. Il habite alors 10 bd Maure.

Cette hospitalisation a sans doute été une nouvelle chance pour lui. Pour la 3^{ème} fois, Joseph **Nadjari** a échappé à l'arrestation, et à la déportation. Il est sur le qui-vive, il s'informe, ses contacts avec les réfugiés lui font sans doute plus qu'à d'autres, mesurer le danger, il a des pressentiments et il a l'énergie de faire un autre choix quand il sent le danger. Parfois d'autres lui viennent en aide au bon moment.

Son frère est arrêté, et bien d'autres membres de sa famille.

Edmond **Nadjari** – son cousin qui tiendra après-guerre un grand magasin de carrelage pendant de nombreuses années en haut du bd des Dames, dans le quartier Sainte Barbe – se souviendra douloureusement qu'il y avait 9 membres de la famille **Nadjari** dans le groupe de 14 personnes arrêtées par la milice le 29 janvier 1943, déportées à **Auschwitz**, puis morts en déportation.

C'est pour Joseph une immense douleur, il y a perdu son frère aimé, dont il admirait la détermination dans la vie et qu'il voulait tant imiter dans le domaine de la peinture mais qui l'en avait durement dissuadé. Ce frère qu'il était passé voir au bd Vauban dans son appartement en étage pour le supplier de partir avant que la milice ne l'arrête. Joseph avait eu une information ou un pressentiment, il était allé le voir pour lui dire le risque. Son frère n'avait pas donné de suite. Il semble bien qu'il n'avait pas la même liberté que Joseph, car il avait charge d'âmes.

Souvent au cours de sa vie, il parlera de « Ausvitch » (selon sa prononciation à lui) dans ses conversations, mais peu d'interlocuteurs sauront toute la densité et la colère que ce mot véhicule pour lui.

Durant cette période, Joseph **Nadjari** reste très près du mouvement trotskiste, son engagement militant ne faiblit pas, et sans doute même redouble-t-il, en solidarité avec tous ceux qui éprouvent la dureté du joug nazi.

Il éprouve autant le comportement odieux des uns que les gestes de solidarité des autres. Il racontera en particulier : « Pendant la guerre, des dirigeants trotskistes ont été éliminés par les staliniens : **Cresto** et **Iscla** ». « Gaston **Defferre** et Germaine **Poinso-Chapuis** ont défendu les trotskistes, comme avocats pendant la guerre. Germaine plus encore que **Defferre** ». L'un socialiste et l'autre démocrate-chrétienne, continuaient leur métier, en soutenant la résistance.

*De son côté, Albert **Demazière**, secrétaire de cellule trotskiste que Joseph Nadjari avait connu étudiant, sera condamné aux travaux à perpétuité par le régime de Vichy, avec 4 camarades*

(**Pietro Tresso**, **Jean Reboul**, **Abram Sadek** et **Maurice Sieglmann**) en même temps qu'un groupe de 82 résistants arrêtés au Puy. Grâce à l'intervention des **FTP**, bras armé du **PC** clandestin, et avec l'aide des services secrets britannique, ils sont libérés dans la nuit du 1^{er}-2 octobre 1943. Trois ans après l'assassinat de **Trotski** au Mexique, les communistes ne pardonnent pas à ces frères ennemis de faire le jeu des nazis en critiquant Staline, aussi lorsque **Demazière** envoyé au ravitaillement avec 2 maquisards communistes, décide de se séparer du groupe, via le Chambon-sur-Lignon, pour Paris, ses 4 camarades sont emprisonnés par les résistants communistes ; **Pietro Tresso** se révèle, alors, être l'un des fondateurs du Parti communiste avec **Gramsci**, qui exclu du **PCI** en 1930 a participé en 1938 au congrès constitutif de la IV^{ème} Internationale, et les pires accusations sont portées contre « ces ennemis de la révolution, traîtres et saboteurs ». Ils sont exécutés le 26 octobre 1943. **Pierre Broué**, historien du mouvement trotskiste, dira que l'ordre était venu d'en-haut.

Pietro Tresso de son vrai nom vraisemblablement **Blasco**, était aussi membre du secrétariat de l'Internationale Communiste, il avait rencontré à ce titre **Trotski**, en 1933-1934 lors de son passage en France.

1945/1946

A la fin de la guerre, Joseph fait la connaissance de **Marc Moyens**, traducteur à l'ONU qui a perdu sa place à la suite d'une histoire de mœurs (il avait couché, à 25 ans, avec un mineur de 21 ans moins 2 jours !). " *Chaque fois qu'il venait en France, on faisait des voyages* " raconte Joseph. **Marc Moyens** restera l'un de ses amis les plus proches dans ses souvenirs.

1947

Au moment du Congrès de la **CGT** qui consacre la scission entre **FO** et la **CGT**, **Joseph Nadjari** joue un rôle actif pour la création de la **CGT-Force Ouvrière** (qui se constitue sur une alliance socialistes-trotskistes). A partir de cette date, il aura de plus en plus de démêlés, jusqu'à en venir aux mains, avec les « staliniens » très présents dans certaines places fortes à Marseille. Il deviendra rapidement un permanent syndical de **FO** à la **SNCF**, combatif et aimé.

Fortement marqué par le trotskisme, il sera à l'aile gauche de **FO**.

Néanmoins, il dira : " *Après la guerre, j'ai rompu avec les trotskistes parce qu'ils mettaient dans le même sac **Staline** et **Churchill*** ", mais il reconnaîtra être entré dans le mouvement syndical pour se venger des « staliniens ». « *J'ai enlevé 800 cheminots aux staliniens en gare Saint-Charles* " dira-t-il fièrement.

Il est critique à l'égard de **Trotski**, il le considère comme un « très bon analyste, mais trop autoritaire. Rien n'est venu confirmer certains propos de *La Révolution Permanente*. Il croyait que le monde capitaliste allait sauter vers le socialisme ». « *Avant d'être trotskiste, j'étais un anarchiste individualiste* " dira-t-il.

De même, il sera aussi critique à l'égard des cadres de **FO** : " *Les cadres du syndicat allaient se payer des repas chez Basso, sur le port à coté du Cintra, moi je refusais* ". Peu à peu ses fonctions syndicales s'élargiront, grâce à son énergie et son charisme il deviendra *secrétaire du syndicat FO de la SNCF pour tout le sud-est*. Il contribuera à développer l'unité et la combativité des employés de la **SNCF**.

Joseph a toujours une tendresse pour ses amis du monde de la Culture. « *La guerre a un peu tué la vie culturelle à Marseille, dira-t-il, outre le **Rideau Gris** et le groupe **Hyperbole**, il y avait le **Cercle Flammarion**, le groupe philosophique **Gaston Berger**, des revues, des cinémas, etc. Le groupe **Hyperbole** très éclectique à l'origine, était passé aux trotskistes* ». Et bien sûr le **Croque-Fruits** a été pour lui, une occasion exceptionnelle de prolonger cette passion.

1950

A partir de cette période, il aura un statut de leader syndical qui l'amènera à intervenir dans divers domaines : le syndicat lui-même avec ses rencontres nationales et européennes, mais aussi vie politique nationale et marseillaise. Ses voyages lui permettent des rencontres.

"J'ai déjeuné deux ou trois fois chez Gaston **Berger** à Paris. Son troisième fils, frère de Maurice **Béjart**, était au syndicat avec moi. J'ai couché avec le premier danseur de l'Opéra "*Balzac*". Dans les années 50, j'étais séduisant. On m'a ramassé dans une boîte à Pigalle, à l'époque de Maurice **Papon** (préfet de police) mais j'avais une lettre du Ministre des Affaires étrangères dans la poche. On m'a libéré ".

Il devient un cadre actif de *Force Ouvrière*, se dépensant sans compter sur toute la façade méditerranéenne, pour faire le lien, galvaniser, mobiliser ; il rend visite inlassablement aux sections syndicales. Il est complètement disponible pour son syndicat et ses hommes, il est très apprécié pour cela. Il aime parler en public, il travaille beaucoup, il force le respect.

En tant que permanent syndical cheminot, le train est gratuit pour lui, mais il n'est pas du style à profiter de son statut et de ces avantages, il n'économise ni son temps, ni ses efforts.

Il dort dans le train pour aller à Perpignan, à Nice ou à Paris, le plus souvent assis dans les trains inconfortables d'alors.

Il voit les lumières dans la nuit, les rails, l'horizon noir, tout cela réapparaîtra peu ou prou dans ses peintures.

De même que les fonds marins qu'il voit souvent en allant se promener le long de la côte quand il a un peu de temps, l'inspireront le jour venu.

En attendant, il griffonne sans arrêt des dessins, dès qu'il en a le temps, suscitant l'intrigue pour ses qualités de croquer des personnes ou des contextes sur des coins de table.

Joseph dira qu'il a commencé à dessiner en 1956, à travers de savants gribouillages.

1962

A propos de la *rencontre Kennedy / Khrouchtchev*, lors de la *crise de Cuba*, Joseph compose trois lignes :

"Lorsque les dieux antiques se rencontraient

C'était pour parler de ces choses inconnues

Où la douleur de l'homme entre comme un élément"

C'est l'un de ces événements, comme tant d'autres, qu'il gardera en mémoire pour composer l'une de ses œuvres.

Il lit beaucoup, sa soif de culture littéraire et poétique l'inspire. Tout ce qu'il a lu est là pour l'aider à écrire et à parler en public, pour mobiliser les militants.

Et grâce à sa mémoire extraordinaire plus tard il aura tout en tête lorsqu'il peindra.

1963

Joseph écrit en 1963 un article sur " La jeunesse et le mouvement ouvrier ".

1965

Joseph s'engage dans la campagne des municipales de 1965 avec la mise en place d'une liste de la gauche socialiste face à Gaston **Defferre**, avec Daniel **Matalon**, socialiste dissident. A la veille du deuxième tour, Joseph Nadjari se rend au Provençal pour annoncer qu'il votera pour Defferre, Matalon ayant disparu et refusé de faire toute déclaration. Le groupe Matalon (composé de socialistes dissidents et d'autres partisans de l'union de la gauche) refusait l'alliance au centre conclue dès le premier tour par Defferre. Il entraîna de profonds remous au sein du PS, on a évalué à six à sept pour cent le nombre des électeurs socialistes qui ont choisi l'union de la gauche contre Defferre (cf. le livre "*Marseille, l'endroit du décor*" de B. Morel et Ph. Sanmarco, paru en 1985).

1966

A l'occasion d'un congrès confédéral de *Force Ouvrière*. Joseph critique durement l'attitude modérée de la direction nationale vis-à-vis du pouvoir personnel, de la politique de grandeur (force de frappe) et de la politique économique (V^{ème} Plan) du général de Gaulle. Il stigmatise le " jeu ridicule de l'apolitisme douteux, complément et corollaire du pouvoir personnel, à un moment où l'opinion ouvrière fait montre d'un regain de conscience politique ". Il stigmatise " les bavardages confédéraux au sujet de la participation et de l'intégration ". Il parle du choix entre " une véritable opposition ouvrière ou tout simplement une opposition de sa majesté ".

Le 1^{er} février 1966, une journée de grève appelée par les divers syndicats (CGT, CFDT, FO, FEN) donne lieu à un rassemblement aux Mobiles. A cette occasion, il déclare que le mouvement syndical ne peut rester indifférent devant un pouvoir qui muselle les salariés. Ce jour-là, il y a 60 % de grévistes chez les cheminots de la gare St Charles et 98 % à la gare d'Arenc.

Le 30 avril, Joseph s'associe de près aux travaux des *Rencontres Socialistes de Grenoble*, à laquelle participent de nombreux représentants des diverses forces politiques et syndicales de gauche. Un groupe de réflexion se constitue par la suite à Marseille, animé par J.F. Armogathe, et auquel Joseph participe. A cette époque, Joseph est secrétaire général de l'Union régionale méditerranéenne des Cheminots FO (85 cadres et 800 cheminots sur le sud-est).

Le 2 août 1966 Joseph écrit à Nahum **Goldmann**, président du *Congrès Juif Mondial*, suite à son intervention sur le danger d'assimilation qui menace les jeunes générations juives. Il lui dit: " Rien ne vous autorise à jeter aussi éloquemment l'anathème contre les jeunes juifs qui voudraient contracter des mariages mixtes et choisir l'assimilation ". Cette lettre manifeste autant la fibre juive de Joseph que son attitude critique à l'égard de l'establishment juif et son « internationalisme ».

1967

Le 1^{er} février 1967, à l'occasion d'une journée de grève appelée par les trois syndicats **CGT**, **CFDT** et **FEN**, et à laquelle se joignent certains syndicats **FO**, Joseph qui y mène les cheminots, prend la parole au nom de FO. D'autres syndicats FO sont présents (industries chimiques, maritime, ateliers du Prado...). Le journal *Midi Provence* souligne que c'est la seule ville où les syndicats FO participent à la grève.

Le 1^{er} août Joseph prend sa retraite de la **SNCF**. Par la suite, il travaillera à la **Compagnie Générale Transatlantique** pendant un an et demi (de mai 1970 à octobre 1971).

1968

Les événements de Mai 1968 éclatent alors qu'il est au terme de sa vie professionnelle. Il fait le choix de s'engager activement pour unir le mouvement ouvrier au mouvement étudiant. Il se rend au lycée Thiers devant lequel les élèves sont rassemblés, obtient une rencontre avec le proviseur qu'il piège (celui-ci disant qu'il sait ce que c'est « la Révolution », Joseph appelle les lycéens à pénétrer " Allez-y le proviseur sait ce qu'est la Révolution "). Joseph assouvissait à sa façon sa vieille rancune contre cette école de " bourgeois " qui l'avait rejeté quand il était enfant.

Au cours d'un débat public organisé par Gaston **Defferre** avec **JJSS** (Jean-Jacques **Servan-Schreiber**) sur l'avenir de l'informatique dans notre société, alors qu'on lui coupe la parole, percevant l'indignation des étudiants Gaston Defferre demande qu'on lui donne la parole : « *Laissez parler Nadjari !* ».

Une autre fois, il interpellera M. **Essel**, le fondateur de la FNAC : « Le plus grand capital de l'homme, camarade *Essel*, c'est de rester soi-même », sans jamais perdre son assurance, même face aux « grands », « il est juif trotskiste comme moi » dira-t-il.

André **Bergeron**, Secrétaire Général de FO, dira à Joseph : " *Oui, évidemment, nous garderons de toi le souvenir d'un poète* ". Puis, il dira de Joseph : " *Moi, je ne suis pas comme Nadjari qui passe son temps à faire des dessins, moi j'ai les pieds sur terre* ".

Secrétaire général historique de la Confédération, André **Bergeron** avait du subir depuis longtemps les turbulents cheminots, et **Nadjari** n'avait pas du être facile tous les jours...

André Bergeron, fils de cheminot, conducteur typographe syndicaliste avait soutenu le Front Populaire, il avait 14 ans en mai 1936, il a été membre de la SFIO jusqu'en 1946, il était alors membre du groupe des Amis de Force ouvrière avec Léon Jouhaux et Robert Bothereau, le courant réformiste de la CGT, il a choisit de partir avec la CGT-FO lors de la scission de la CGT en 1947, prenant la suite de Robert Bothereau il est devenu secrétaire général de Force Ouvrière en 1963, il le restera jusqu'en 1989.

1970/1972

C'est de 1970 que datent ses premiers dessins à la mine de plomb recensé.

Mais en 1971, Joseph est en maladie (jusqu'en octobre 1974).

Il va désormais se consacrer entièrement à la peinture. C'est sa revanche à lui, pour crier sa colère et pour l'apaiser. Il dessine, il peint, il jette beaucoup. Peu de ses dessins ou tableaux trouvent grâce à ses yeux. Mais ceux qu'il a choisi de garder, il les montre fièrement, il les photographie pour les monter avec la visionneuse à diapositives qu'il transporte avec lui, en même temps que ses papiers à dessin et ses feutres, dans sa petite sacoche.

Son premier tableau recensé sera de 1972.

La peinture devient sa passion, celle qui le fait « vivre », elle est aussi le médiateur efficace de sa communication avec les autres. Lui qui est si colérique, si intransigeant, et dont les gens qui le rencontrent ne supportent pas trop les cris et les oukases, dès qu'il sent que ceux-ci sont attentifs à son travail, à sa recherche passionnée, il se raccommode avec eux.

Ses interlocuteurs croient qu'il est un rustre, ils découvrent derrière sa méfiance et sa dureté, un homme tout en séduction, une culture littéraire et historique, une histoire personnelle qui forcent le respect.

Joseph se sent une filiation très forte avec ses coreligionnaires turcs de familles chassées d'Espagne en 1492 par **Ferdinand d'Aragon** et **Isabelle la Catholique**, du temps de **Maimonide**. Mais plus largement, cette filiation le fera volontiers remonter aux temps immémoriaux de la **Bible**, du **Cantique des Cantiques**, de **Jérémie**, d'**Isaïe**, de **David** et de **Salomon**, l'histoire de l'Orient (de **Soliman le Magnifique**, des *Mille et une nuits*, ou d'**Atatürk**) et les pérégrinations de ses ancêtres et de sa famille lui donneront le sentiment d'appartenir au monde entier. Toute sa culture, sa connaissance du monde, sa passion d'apprendre, lui donneront le sentiment très fort, très ancré en lui-même, d'être d'ici et de nulle part, d'être d'aujourd'hui et de toujours.

Il se sentira intemporel et citoyen du monde, là où d'autres souffrirait de n'avoir pas de racines, il en tirera lui une énergie incommensurable.

Il vit dans sa chair bien des drames : la douleur du départ de **Salonique**, mais aussi la fuite hors d'**Espagne** ou l'extermination nazie qui a eu raison de son frère, d'**Itkine** et de tant de ses proches, le terrible bûcher de Strasbourg le 14 février 1349 destiné à éliminer les juifs accusés d'être les propagateurs de la peste ou le pogrom de **Kichinev** (Chisinau, en Moldavie) au début du XX^{ème}.

Joseph est un écorché vif.

Mais il ne se veut pas pour autant défenseur des juifs, il est trop citoyen du monde pour cela, il veut être de toutes les traditions du monde. A **Salonique**, au temps de l'empire ottoman, tout le monde vivait en bonne intelligence, musulmans, grecs, arméniens ou juifs. Il se voudra athée pour être proche de tous les hommes.

Il a à fleur de peau et de mémoire tous les drames de l'histoire des peuples, et bien sûr en particulier des juifs, tous les drames de l'histoire ouvrière (le **Front populaire**), il pense à tous ses amis perdus ou partis vers d'autres horizons dont certains lui étaient très chers (**Itkine**, **Cruchandeu**, **Moyens**, **Bory**, etc.), dont il parle avec une tendresse que peu de gens lui connaissent, et à sa famille la plus proche exterminée.

Mais il rêve aussi de **Rimbaud** et de **Mozart**, des paysages du bord de mer, et des grands peintres.

La Maison de la Jeunesse et de la Culture de la Corderie, dirigée par M. **Erhman**, lui offre un cadre pour peindre au vu et au su des adhérents de la MJC dans un atelier, et d'« enseigner » sa peinture à des jeunes, il apprécie beaucoup ce lieu et ces occasions de communication avec les autres.

1973/1974

Premières expositions à la **MJC Corderie** et à la **Galerie Nègre** à Marseille.

Réalisation de la " Figure éthérique " et du " Roi Maudit " (peintures).

Hakim **Bara** décrit son évolution : « Le Roi Maudit » peint à l'huile. Le passage du « noir sur blanc » à la recherche de « ses couleurs » sera plus pénible car il faut inventer le mouvement mais en masses colorées : rouge, bleu, vert, jaune. Le tout cerclé par le noir. Voilà son nouveau combat. Avec cette nouvelle étape, Joseph Nadjari invente son « style » incubé depuis le premier coup de stylo. Il l'affirmera avec le pastel. »

En cette période et jusqu'en 1977, il a le statut de chômeur.

1975

Il citera volontiers ce qu'un jeune homme de 22 ans, Yves **Renard**, lui a dit qu'un de ses tableaux lui évoquait " deux volcans qui se heurtent dans une éjaculation de sperme coloré ". De son côté, Francis **Giraudet**, poète, voyant un autre tableau, lui déclare " c'est le Roi Maudit, c'est Philippe le Bel "

1976

Exposition à la *Galerie Chabot*, rue Edmond Rostand, et réalisation du pastel la " Figure de Louise Michel "

Ses peintures sont « Comme une éruption de couleurs bondissantes » dira le journaliste Patrick Merle.

1977

Joseph expose au *Musée Granet*, à Aix. Il est en très bon terme avec **M. Malbosc**, conservateur du Musée, qui rédige une notice sur sa peinture.

" La peinture et la politique, tout se tient. Disons que la peinture est un nouveau combat " dit Joseph. Il loge alors rue Edmond Rostand (dans un immeuble où il y avait de la prostitution), " Le concierge qui faisait du proxénétisme hôtelier a voulu me tuer ", dira Joseph, « parce qu'il croyait que j'avais dénoncé le va et vient au propriétaire ».

C'est une coïncidence étonnante qui l'amène 55 ans plus tard dans une rue Edmond Rostand.

Joseph réalise le pastel " *Shéhérazade* ". " C'était le début de ma prostate, (mais) toutes les douleurs sont tombées " constate Joseph. Il se réfère à la sérénade de **Toselli** pour parler de *Shéhérazade* : " Parle sans te retourner, va sans te souvenir ". Joseph peint un visage que lui inspire " *La mort des amants* ", dans " les Fleurs du Mal " de **Baudelaire** ("Un soir fait de rosé et de bleu mystique, nous échangerons un éclair unique comme un long sanglot").

Exposition à la librairie *Flammarion* sur la Canebière, des peintures et des dessins.

C'est l'époque où il réalise des pastels "*la Madone*" et du "*Petit Turc*", et du "*Condottière*".

Joseph **Nadjari** est présent dans les premières années de la création du **GLH** (*Groupe de Libération Homosexuelle*) de Marseille.

Dès le début 1977, il vient rencontrer le groupe qui se réunit au local du journal *La Criée* sur les Allées Léon Gambetta, et termine la soirée avec le groupe au restaurant *Chez Alex*, rue Curiol. Un jour d'octobre 1977, apprenant qu'il y a dans la salle des homosexuels proches ou membres du PC, il s'est exclamé dans son jargon trotskiste « quoi il y a des stals ici ? ».

Plus tard, il passera à la « Boulangerie » nouveau local du GLH de Marseille, rue de Bruys, c'est là que Christian de Leusse le rencontrera.

Joseph a plaisir à discuter, même s'il ne se sent pas toujours bien accueilli car son engagement de trotskiste à **FO** suscite bien des appréhensions chez les militants homosexuels qui sont là, souvent engagés en politique.

Au regard des uns c'est l'image de FO qui a du mal à passer. A Marseille c'est un syndicat « vendu » soit parce qu'après guerre il a été soutenu par la CIA pour contrecarrer l'influence de la **CGT** et les risques de voir le parti communiste arriver au pouvoir, et qu'il a continué à porter le fer contre le **PCF** pendant de nombreuses années, soit parce qu'il est un peu trop le syndicat maison de la mairie de Gaston Defferre et des administrations locales. Et au regard des nouveaux trotskistes (certains d'entre eux sont à la **LCR**, le parti d'**Alain Krivine**, né de Mai 68), il fait partie d'une branche du trotskisme qui est dans l'erreur stratégique.

1980/1989

Durant toutes ces années, Joseph logera 22 Cours Franklin Roosevelt, à Marseille, puis dans une mansarde au dernier étage du 54 rue de la Loubière, dans le 6^{ème} arr.

Louis **Bonnel** suggère, alors à Joseph de rédiger sa biographie pour « le Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier », il regrettera que Joseph n'y ait pas donné pas suite.

En 1981, à l'occasion des élections présidentielles, il vote pour François **Mitterrand** pour l'engagement pris par le candidat contre la peine de mort.

Alain **Paire** raconte son premier souvenir de Joseph **Nadjari** : « Je me souviens avoir aperçu Joseph Nadjari, un jour de novembre 1985, à la faveur d'une présentation de « Marseille – New York », le livre que venait de publier Bernard **Noël** et André **Dimanche** à propos du passage des surréalistes à Marseille pendant les années 40. Avec sa merveilleuse voix rocailleuse d'exilé roumain, l'un des derniers survivants de cette sombre époque, Jacques **Héroid** venait de prendre la parole.

A ce moment-là, avec son faciès de vieux tribun, sa grande énergie et son œil matois, Joseph **Nadjari** s'est levé et s'est emparé du micro pour tenter d'apporter son témoignage : trois heures par jour, dans un immeuble situé près de la Porte d'Aix, rue des Treize Escaliers, Nadjari s'était lui aussi joyeusement essayé à produire et envelopper artisanalement les bâtonnets de pâtes de fruits qui procurèrent des ressources inespérées, du temps libre et des bulletins de salaire à plusieurs dizaines d'intellectuels, d'artistes et de militants précairement réfugiés à Marseille. »

Christian de Leusse va le voir plusieurs fois dans sa mansarde, ses œuvres sont entassées, au pied des murs et des meubles, ou à plat, il le voit rajouter des couleurs à la lumière de sa lampe. Il lui demande de décrire son travail, de parler de sa vie et de ses peintures.

Christian mange parfois avec lui au restaurant, parfois Joseph éclate d'une colère ahurissante contre tel ou tel propos, sa révolte est toujours là à fleur de peau. Mais il aime avoir une écoute, il a besoin d'avoir quelqu'un sur qui jeter sa violence, la fois suivante il n'en restera rien. Quelque temps, il viendra loger rue d'Aix dans une chambre que Christian met à sa disposition. Il connaîtra aussi de 1^{ères} hospitalisations à l'hôpital Ambroise Paré.

Un jour, Christian l'incite à faire un *projet de monument à Gaston Defferre*, décédé en 1986. Il refuse, puis un jour arrive avec un dessin au feutre d'une immense vague. Ce projet, envoyé aux autorités municipales, n'aura pas de suites, la page Defferre est rapidement tournée. Vigouroux pense que les marseillais ont soif d'autre chose, il n'est pas question de s'appesantir sur Gaston au-delà des funérailles extraordinaires qui lui ont été faites.

Hakim **Barra**, jeune comédien, fait partie des nombreuses jeunes gens attirés par sa culture, sa force, son énergie qui le rencontre dans les bars qu'il fréquente, toujours son feutre et ses papiers à la main. Hakim aime l'écouter et le faire parler de sa vie.

Jacques **Lucchesi**, amateur et critique de peinture, le rencontre alors lors de l'un de ses arrêts à la table d'un bar ou d'une de ses brasseries favorites, sur le Vieux-Port ou aux Danaïdes.

Il demande sans arrêt qu'on l'aide à trouver des lieux d'exposition, il sent qu'il n'est pas reconnu, et que l'âge avance. Si de nombreux amis manifestent de l'intérêt pour son travail, bien peu sont en capacité de l'aider vraiment, il ne sait pas taper aux bonnes portes pour cela. Alors il s'emporte : « Je jeterai mes tableaux aux poubelles de la ville ! » (une exclamation qui entre en résonance avec l'anathème que **Trotski** jetai sur les staliniens empêtrés dans les 1^{ers} procès de Moscou en 1921 : « Allez donc à la place qui est la votre dans les poubelles de l'histoire »).

A un autre moment, il dit « on pourrait vendre quelques dessins en mine de plomb pour encadrer les tableaux », mais il n'a pas le goût de se vendre, il n'a pas l'âme d'un commerçant. Il refuse de vendre ses tableaux ce qui rend difficile la recherche de lieux d'exposition.

Un jour de 1984, toutefois, il expose au *Centre Culturel du Cours Julien* où Jean-Victor **Cordonnier**, 1^{er} adjoint de Gaston **Defferre**, resté 1^{er} adjoint pendant les années de mandat que Robert-Paul **Vigouroux** mène à son terme, lui fait l'amitié d'être présent au vernissage.

Une autre fois il présente des tableaux au *Théâtre du Moulin*, à l'occasion d'un spectacle, grâce à Hakim.

Alain **Benoit**, ami de nombreux peintres dont il promeut les œuvres, qu'il rencontre à Rochefort du Gard sait lui accorder de l'attention, il l'incite à prendre contact avec le musée d'Art Brut à Genève.

Il aime aussi retrouver quelques amis perdus de vue, comme Marie-Gabriel **Guez Ricord** qui expose poèmes, peintures et dessins à la librairie des Arcenaulx en juin 1986.

1989

En juin, Joseph déclare : " Par rapport à dix ans en arrière, je me connais davantage. Je sais d'où vient mon inconscient, l'Espagne médiévale et ses synagogues, trois siècles d'empire turc à Salonique, avec les bijoux et les tapis, hérités d'*Espagne* et les appartements à *Salonique* si beaux (tapis, teintures...). Je suis un cosmopolite. Je ne m'intègre nulle part, même dans mon syndicat, je ne m'intégrais pas, je le menais ".

Il parlera aussi de l'influence pour lui des couleurs éblouissantes des synagogues, de l'orfèvrerie, de l'Orient et de la caverne d'Ali Baba. Et de la beauté des paysages, le spectacle des fonds marins ou barres vertes et blanches du massif de Marseillevyre, en particulier.

Altengrabof et les chemins de fers, sont aussi dans sa mémoire.

Lui qui laisse ses visiteurs démunis devant ses dessins, leurs donnant très peu d'indications pour « lire » son travail, persuadé que si ses œuvres doivent parler à ceux qui les observent elles doivent le faire d'elles-mêmes, il commence à leur donner des clefs. Peut-être aussi parce que lui-même découvre – après coup - ces clefs tout au fond de lui-même...

Joseph raconte toujours avec passion les moments de sa vie les plus intenses. « Causeur éblouissant, caustique et ombrageux » dira Jacques **Lucchesi**. Il touche une petite retraite de 674,64 francs par mois, mais l'argent ne lui importe pas.

1990

Au soir de sa vie, Joseph feuillette le livre de sa grande culture, il a lu beaucoup et beaucoup retenu, il a une mémoire phénoménale, poèmes, mythes, lectures l'inspirent dans sa création.

Il cite alors ses auteurs préférés : Alfred **de Vigny**, Victor **Hugo**, Paul **Verlaine**, Arthur **Rimbaud**, Charles **Baudelaire**, Antonin **Artaud**, **Girodet**, André **Gide** (les Caves du Vatican, les Faux Monnayeurs), Guillaume **Apollinaire** (Alcools, Chemin du mal aimé, Migrants de **l'an de Rode ?**), Jean-Paul **Sartre** (les Mains Sales, Huis Clos, les Mouches), Henry **de Montherlant** (les Célibataires, le Cardinal d'Espagne), André **Breton** (le Manifeste, écrit en collaboration avec Trotski, et Clé), Arthur **Koestler** (le Zéro et l'Infini), ou des philosophes (de **Maïmonide** à **Spinoza** ou **Schopenhauer**), et parmi les auteurs étrangers : **Gogol** (les Ames mortes), **Dostoïevski** (les Voix souterraines, les Possédés), **Tolstoï** (la Sonate à Kreuzer, Guerre et Paix), **Kafka** (le Château, le Procès, la Métamorphose), **Freud** (Psychopathologie de la vie quotidienne, Totem et Tabou), etc.

Et il chante avec plaisir la comptine en *ladino* qu'il avait apprise dans son enfance, car elle l'enracine dans les tréfonds de sa culture familiale.

A la suite d'un courrier que Christian avait fait en son nom rappelant les présences simultanées de Joseph et **François Mitterrand** au camp d'Altengrabof, stalag 11A, le chef du service courrier de la Présidence de la République écrit à Joseph le 20 avril 1990 « Le chef de l'Etat m'a prié de vous transmettre ses cordiales pensées et d'y joindre tous les vœux qu'il forme pour votre prompt et complet rétablissement ». Joseph est alors en convalescence à la Durante à Château-Gombert.

1991

Sur la lancée, Joseph, en ce 15 juin, toujours au cours d'une discussion, cite les peintres qui l'ont le plus marqué. Ce sont en particulier, **Bonnard** (" J'ai feuilleté le livre sur Bonnard, à la FNAC, quand je l'ai fermé, je ne retrouvais plus la sortie " dira t-il), **Monet** (" les paysages de Monet sont des chefs d'œuvre "), **Van Gogh** et **Gauguin** dont le mérite est, selon lui, « d'avoir rompu avec le classicisme français (de **David, Ingres et Delacroix**) », **Soutine** « la folle de Soutine, la misère éclatante, chef d'œuvre à ne pas accrocher dans les salons des bourgeois cossus », **les surréalistes** rencontrés pendant la guerre, il cite aussi **Kandinsky, Klee, Pollock**, il n'est « pas d'accord avec Bernard Noël qui parle des *effets du hasard* chez **Pollock**, il n'y a pas de hasard, quoi que nous fassions est motivé, s'il en était autrement nous mettrions en question toute l'œuvre de Freud. A vous de jouer ! ». Il admet aussi sa parenté avec **Rouault** que certains observateurs sentent chez lui, avec ses vitraux aux représentations religieuses.

Il habite alors au 7 rue Canonge, petite rue parallèle aux Allées Léon Gambetta. Christian de Leusse lui a trouvé une chambre dans un ancien hôtel qui fait encore de la location de chambre. Il est heureux d'être là, au 1^{er} étage, près de la rue, il n'a plus à monter sans arrêt des étages, il a près de 80 ans, il est beaucoup plus fragile. Et le couple qui s'occupe de cet ancien hôtel est attentionné.

20 juin 1991

Joseph Nadjari décède à l'Hôpital Ambroise Paré, d'un cancer du poumon, à 18h30. Il est enterré au cimetière Saint Pierre. " Juif, homo, trotskiste, anar, j'avais tout contre moi pour être victime de la connerie humaine ", a-t-il déclaré.

Il avait écrit peu de temps avant sa mort : « Détruire, construire, détruire, construire, tel est le rythme universel », cette phrase figurera sur le faire-part de son décès.

Christian de Leusse, mars 2011

*Christian de Leusse désigné comme légataire de son œuvre par Joseph Nadjari, en mars 1991, effectuera avec l'aide de Hakim **Barra** un inventaire de ses œuvres, puis un catalogue raisonné avec l'appui de Francis **Finidori** et d'Alain **Dufaut** de l'association Carnet de Ville.*

Une exposition se tiendra en juillet 1992 à Rochefort du Gard, chez Alain Benoit, une autre se tiendra au « Radeau » en mars-avril 1995.

*Eric **Mangion**, directeur du FRAC, viendra voir ses œuvres, et après lui Marc **Stemmegna**.*

*Jacques **Lucchesi** puis Alain **Benoît** tenteront d'apporter une aide pour faire connaître ces œuvres.*

*Monsieur et Madame **Sotta** seront parmi les rares passionnés de peinture, détenteurs de quelques unes de ses peintures à le faire connaître*

APPRECIATIONS ET SOUVENIRS

Jean-Jacques CECARELLI :

« Comment faire pour ne pas oublier cet être, ces êtres qui passent, le rencontrer, les rencontrer est toujours une histoire singulière, très forte et hors les normes.

Pour Nadjari qui a toujours été en lutte, rebelle dans la vie et dans sa peinture, qui l'a mené à des rencontres définitives, comme celle des surréalistes de passage à Marseille, et surtout André Breton.

Et aussi ce travail de mémoire de ses origines de Byzance qui se lit dans sa peinture, de se servir d'elle pour parler de l'enfance, de la poésie, de l'eau et de la terre, cette terre de circulation méditerranéenne, de la peur et du sublime.

Pourquoi il ne devrait rien rester de cet être si fort ? Pourquoi il ne resterait rien de beaucoup de ces passeurs de rêve, sauf dans la mémoire de quelques uns et rien pour les autres, pour ceux qui arrivent et qui ont besoin de savoir, que des aînés ont vécu ici, ont rêvé ici ?

Il faut faire quelque chose pour faire apparaître ce peuple de fantômes, de tous ces passants qui ont été trop loin dans les marges qui n'ont pas pu attendre, à nous de rêver une collection de catalogues pour présenter ces œuvres et ces gens, ces mémoires pour nous pour le futur, pour la ville ; car ce sont ces êtres qui la dessine, qui lui forge son âme.

Nadjari était de ceux-là, à vous à nous l'audace de ce projet » (*décembre 1994*)

Jacques LUCCHESI :

« Dans les années 1980, à Marseille, il y avait un vieil homme qui se déplaçait péniblement de salles de conférences en cafés. Causeur éblouissant, caustique et ombrageux, il retenait souvent l'attention des jeunes gens pour qui la culture n'était pas le dernier CD à la mode. Alors, autour d'un verre, il sortait de ses poches une petite visionneuse et les diapositives de ses tableaux composées sur le tard et qui étaient toute sa fierté.

Littéralement, le vieil homme forçait ses interlocuteurs à voir, à en pénétrer les détails et les secrets. Après quoi, il dessinait souvent, sur un napperon ou un coin de journal, une de ces figures aux lignes tourmentées, comme les œuvres qu'il commentait.

Tel était Joseph Nadjari, solitaire parmi les solitaires, dont le Radeau expose quelques-unes des œuvres les plus caractéristiques, issues du fonds de Christian de Leusse, légataire du peintre disparu en 1991.

Seize huiles, petits et moyens formats, ainsi que six dessins à la mine de plomb forment le corps de cette exposition qui permet de (re)découvrir son univers obsessionnel et fascinant. Obsessionnel par ces visages au cœur de la plupart de ses compositions, insolites, morcelés, crânes à la limite de l'animalité. Fascinants par l'exaltation et la richesse des couleurs en pointillés ou en relief, lignes serpentine ou tourbillonnantes que le regard cherche à poursuivre, soudainement détourné par le surgissement d'une trouée lumineuse ou de quelque minuscule figure grouillant autour du sujet central.

La technique de cet art, exploratoire par excellence, est solidement éprouvée.

Art qui a recueilli les influences de surréalisme et de l'action-painting mais pour parvenir à une expression absolument personnelle : les origines orientales de l'artiste se révèlent dans les finitions (Nadjari était né en 1912 à Salonique, dans la communauté Séfarade).

Une touche reconnaissable entre toutes, parmi les plus intéressantes de Marseille et visible à Marseille actuellement.» (*juin 1995, à l'occasion d'une exposition Nadjari au Radeau, 7 rue Consolat, 13001*)

Patrick MERLE :

« Nadjari, mémoire vivante

Dans le paysage artistique marseillais, Joseph Nadjari demeure une figure à part. Ayant surtout exercé des activités syndicales durant sa vie professionnelle, il s'est consacré à la peinture une fois arrivé à la retraite, début 70. Né en 1912, il décèdera en 1991. Sous l'impulsion de Christian de Leusse, qui l'a connu au début des années 80, aujourd'hui légataire des œuvres, c'est au Radeau qu'une rétrospective est proposée.

Oscillant vers Soutine, imprégné d'Orient et d'art byzantin (il est né à Salonique), empli de tourments, Nadjari développe sur ses toiles (ici des cartons et des cansons) une étrange mosaïque, émail d'où ressortent visages, compositions florales ou architectures imaginaires. Comme une éruption de couleurs bondissantes.

D'inspiration biblique, son travail exprime aussi une certaine fascination pour le rail, le chemin de fer où il travaillait, les lumières de la nuit. Un érudit qui a toujours refusé de vendre son travail. Le cercle de ses amis perpétue cette volonté. » (*Le Méridional, dimanche 2 avril 1995*)

Hakim BARA

1992

« L'œuvre de Joseph Nadjari se compose d'environ 70 dessins à la mine de plomb et de 56 toiles de couleur (pastels et huiles). Sans compter plusieurs dessins au feutre et au crayon. S'ajoute à cela des tableaux et dessins offerts par Joseph Nadjari à diverses personnes.

1970 : Date de ses premiers tableaux. Ce sont des dessins à la mine de plomb. Date importante car Joseph Nadjari, après avoir beaucoup dessiné (croquis, pots de fleurs, signes étranges) au stylo et au crayon, dans ces « gribouillages », il découvre des « signes » qu'il exploite puis rassemble dans ses dessins et par la suite dans ses tableaux. Il en fera son « écriture ». Date importante aussi car il garde et ne détruit plus ses recherches.

1972 : « Le Roi Maudit » peint à l'huile. Le passage du « noir sur blanc » à la recherche de « ses couleurs » sera plus pénible car il faut inventer le mouvement mais en masses colorées : rouge, bleu, vert, jaune. Le tout cerclé par le noir. Voilà son nouveau combat. Avec cette nouvelle étape, Joseph Nadjari invente son « style » incubé depuis le premier coup de stylo. Il l'affirmera avec le pastel.

Du pinceau il passe au bâton de pastel. Avec ses doigts pour être de plus en plus près, toucher directement. Mais toucher-couler : ce travail parfois debout, lui sera douloureux, nouveau « combat », encore et toujours, lui contre lui. Ses réminiscences deviennent son écriture « corps peint ».

Mais cet acharnement ne se fait pas sans sacrifice. Retiré du milieu « expo-vente ».

Dans sa mansarde, seuls les amis « tournent leurs yeux » pour le plaisir.

Oh la la, que nous avons rêvé ? La fatigue et les dépressions, et l'ennui dans son bâillement.

Toutes ces embûches ont eu raison de son corps. Pas de son œuvre. »

Alain PAIRE :

Sur le Radeau de la rue Consolat : L'in Memoriam de Joseph Nadjari : 1912-1991 ou les pérégrinations d'un des fondateurs des « croque-fruits », première coopérative ouvrière et libertaire à Marseille

Je me souviens avoir aperçu Joseph Nadjari un jour de novembre 1985, à la faveur d'une présentation de « Marseille – New York », le livre que venait de publier Bernard Noël et André Dimanche à propos du passage des surréalistes à Marseille pendant les années 40. Avec sa merveilleuse voix rocailleuse d'exilé roumain, l'un des derniers survivants de cette sombre époque, Jacques Hérold (1) venait de prendre la parole.

Hérold avait évoqué son séjour et ses aventures dans les ruelles et les immeubles à présent détruits du quartier Sainte Barbe, ses retrouvailles dans les cafés du Vieux-Port et à la Villa Air Bel avec André Breton, André Masson, Benjamin Péret, Gilbert Lely, Sylvain Itkine ou Wilfredo Lam ainsi que sa participation à la coopérative des Croque-fruit (2).

A ce moment-là, avec son faciès de vieux tribun, sa grande énergie et son œil matois, Joseph Nadjari s'est levé et s'est emparé du micro pour tenter d'apporter son témoignage : trois heures par jour, dans un immeuble situé près de la Porte d'Aix, rue des Treize Escaliers, Nadjari s'était lui aussi joyeusement essayé à produire et envelopper artisanalement les bâtonnets de pâtes de fruits qui procurèrent des ressources inespérées, du temps libre et des bulletins de salaire à plusieurs dizaines d'intellectuels, d'artistes et de militants précieusement réfugiés à Marseille (3).

Par la suite, dans d'autres circonstances, dans des débats houleux de la FNAC ou bien chez Richard Martin lors d'une mise en scène de Thomas Bernhard, il m'arrivait de croiser Joseph Nadjari. On m'avait expliqué que cet ancien cheminot libertaire était devenu un peintre qui refusait d'exposer et qui s'acharnait sur son œuvre.

Aujourd'hui, quatre années après sa mort, à la faveur d'une exposition et d'un catalogue sobrement composés par le peintre et sérigraphe Jean-Paul Portes, la mémoire mal connue de ce grand rebelle, des fragments essentiels de son passé ressurgissent.

Comme Jean-Jacques Ceccarelli l'indique dans un texte de ce catalogue, pour ses proches et puis pour tous « ceux qui arrivent et qui ont besoin de savoir », Christian de Leusse, légataire des œuvres de Nadjari, a résumé la trajectoire de ce juif sépharade qui naquit à Salonique en 1912 et vécut à Marseille à compter de 1921.

Après avoir longtemps milité en tant que syndicaliste révolutionnaire dans les rangs de Force Ouvrière dont il fut un permanent extrêmement combatif, Joseph Nadjari avait pris sa retraite de la SNCF en 1967.

Pendant les sept dernières années de son existence, il habita dans de pénibles conditions une mauvaise mansarde rue de la Loubière qui lui servait d'atelier.

Pour cette exposition, une vingtaine de travaux de Nadjari, des dessins au feutre ou bien à la mine de plomb et des huiles ont été sélectionnées, restaurées et encadrées. A contempler les écartèlements et les couleurs et les diaprures de ses couleurs, les effets de matière et les tournoisements de ses formes, on pressent immédiatement les origines orientales de cet émigré visionnaire qui se souvenait de Byzance, des synagogues de son enfance et des grands textes des religions de la Méditerranée.

On ne s'étonne pas qu'il évoque dans ses écrits sa tardive vocation (son premier tableau recensé date de 1970) et de sa très grande passion pour les œuvres de Bonnard, Kandinsky, Soutine et Pollock. A tous ces noms, on pourrait ajouter celui de Georges Rouault dont il a pu s'inspirer quand on songe aux effets de vitrail ainsi qu'aux visages douloureusement mosaïques qui émergent de sa peinture.

Ces références faites, il faut admirer l'inventivité de cet autodidacte parfaitement conscient des enjeux de sa recherche : « quand j'ai cessé toutes mes activités syndicales et politiques, écrivait

Nadjari, il me fallait un nouveau combat, car pour moi la peinture est un combat... Tout vient par pulsion et non par représentation, mais il y n'y a pas de naïveté dans ce que je fais. Après il y a de la réflexion pour mettre tout en ordre, que tout se donne rendez-vous de manière à ce que l'œil puisse tourner librement, comme l'oreille autour d'une symphonie, masses en mouvement contenu ».

- (1) Jacques Hérold est mort en 1987. A propos de son séjour à Marseille entre 1940 et 1942, son témoignage a été recueilli par Georges Raillard dans le catalogue de l'exposition « La Planète affolée ». Les éditions Fata Morgana ont publié son ouvrage « Le Maltraité de la peinture », une première fois édité chez Falaize en 1954.
- (2) A propos des Croques-Fruits et leur fondateur Sylvain Itkine, j'ai publié un article dans le n°3 de la revue IF, octobre 1994. A paraître courant 1996, un récit intitulé « Rue des treize escaliers ».
- (3) Cf. les pages 36 et 40 de « Marseille-New York », Editions André Dimanche, 1985. Ouvrage en voie d'épuisement.

(Planète Sud info 21 mars/6 avril 1995)

Christian de LEUSSE :

1992

« L'intemporel et l'intransigeant »

Avec quelle passion Joseph parlait de sa peinture et de ses dessins !

Chacun d'entre eux, concentré tant de vie, d'affections et de convictions qu'il débordait, qu'il explosait. Joseph pouvait parler longuement de chacun, de l'événement historique, du prophète, du poète, du peintre, du rêve, du livre, de l'affection, de la tragédie qui l'avait inspiré.

Ainsi se déroulait sous nos yeux l'histoire, la grande histoire dont Joseph était pétri.

Grands événements de la bible : Job et Jérémie, David et Jonathan, le prophète Isaïe.

Grandes dates de l'histoire du peuple juif, où les heures de liesse se mêlaient aux heures

sombres inextricablement : Séville et Isabelle la Catholique, Soliman le Magnifique, Sebétai

Zevi et la Salonique Ottomane, les massacres des juifs de Kichinev en Moldavie ou de

l'holocauste nazi. Sur la question juive, Joseph était à la fois étonnement critique de

l'establishment juif, du sionisme et des richesses qu'il condamnait, et en même temps écorché vif parce qu'il avait vécu dans sa chair tous les antisémitismes.

Grands moments de sa mémoire : l'incendie de Salonique, richesses de synagogues de son

enfance, exode et contraintes de l'adaptation à un nouveau pays, révoltes contre les inégalités et

les injustices, visions fortes des calcaires blancs sur ciel bleu par temps de mistral, fonds

marins aux couleurs vives, affections vécues dans le combat militant, nuits inconfortables dans

les chemins de fer, visions nocturnes de cités endormies et d'aiguillages vagabonds, meetings

houleux et foules maîtrisées, force du verbe, volonté de vivre qui renverse tous les obstacles,

amours dangereux conquis par séduction, intransigeance permanente à l'égard des « super-

cadres » syndicaux, des patrons, des gouvernants, des amis ou des « connaisseurs » de la peinture.

Tourbillon de force, d'énergie et de créativité, Joseph ne laissait personne au repos. Il fallait se tenir prêt à partir avec lui dans son combat ou dans son rêve, dans sa vision noire et créative de l'histoire. Le compromis n'était pas possible, Joseph s'était lui-même trop mis en jeu dans sa vie, il avait trop pris de risques pour accepter la médiocrité.

La communauté séfarade ottomane, il est vrai, a donné naissance à des personnalités de grande envergure : Kemal Atatürk et Itzhak Navon, chefs d'Etat (de Turquie et d'Israël), Albert Cohen et Elias Canetti, prix Nobel, ou encore le sociologue Edgard Morin.

Les séfarades vivaient à Salonique dans une étonnante osmose avec les ottomans, ils étaient 90 000 à Salonique en 1912 (56 % de la population). Joseph a gardé de cette époque un rêve de cohabitation interculturelle et une passion internationaliste.

Grandes références culturelles enfin : Victor Hugo, Baudelaire, Apollinaire, Alfred de Vigny, Lautréamont, Dostoïevski, Freud l'ont considérablement inspiré. En autodidacte militant, il s'est penché avec passion sur la Révolution russe, les écrits de Trotski, des militants révolutionnaires et des philosophes.

Très jeune, il a été attiré par la peinture mais son frère, peintre, qu'il admirait, l'en dissuadait. Il a rencontré les grands peintres exilés à Marseille par la guerre (Héroul et bien d'autres). La soif du dessin et de la peinture l'a taraudé tout au long de ses années de syndicalisme, elle a explosé comme une jouissance inassouvie, sans entraves, dès qu'il a été à la retraite, il a alors passé des nuits entières à gribouiller, esquisser, tracer, colorer, pour déchirer et jeter, découvrant peu à peu la maîtrise du geste et la sûreté du crayon.

La peinture est devenue sa quête du graal, il ne cessait de travailler et de reprendre son tableau tant qu'il ne s'y retrouvait pas pleinement.

Travailleur acharné, Joseph l'est resté jusqu'à la fin, il s'est investi dans la peinture comme il s'est investi dans la vie, comme un ouragan.